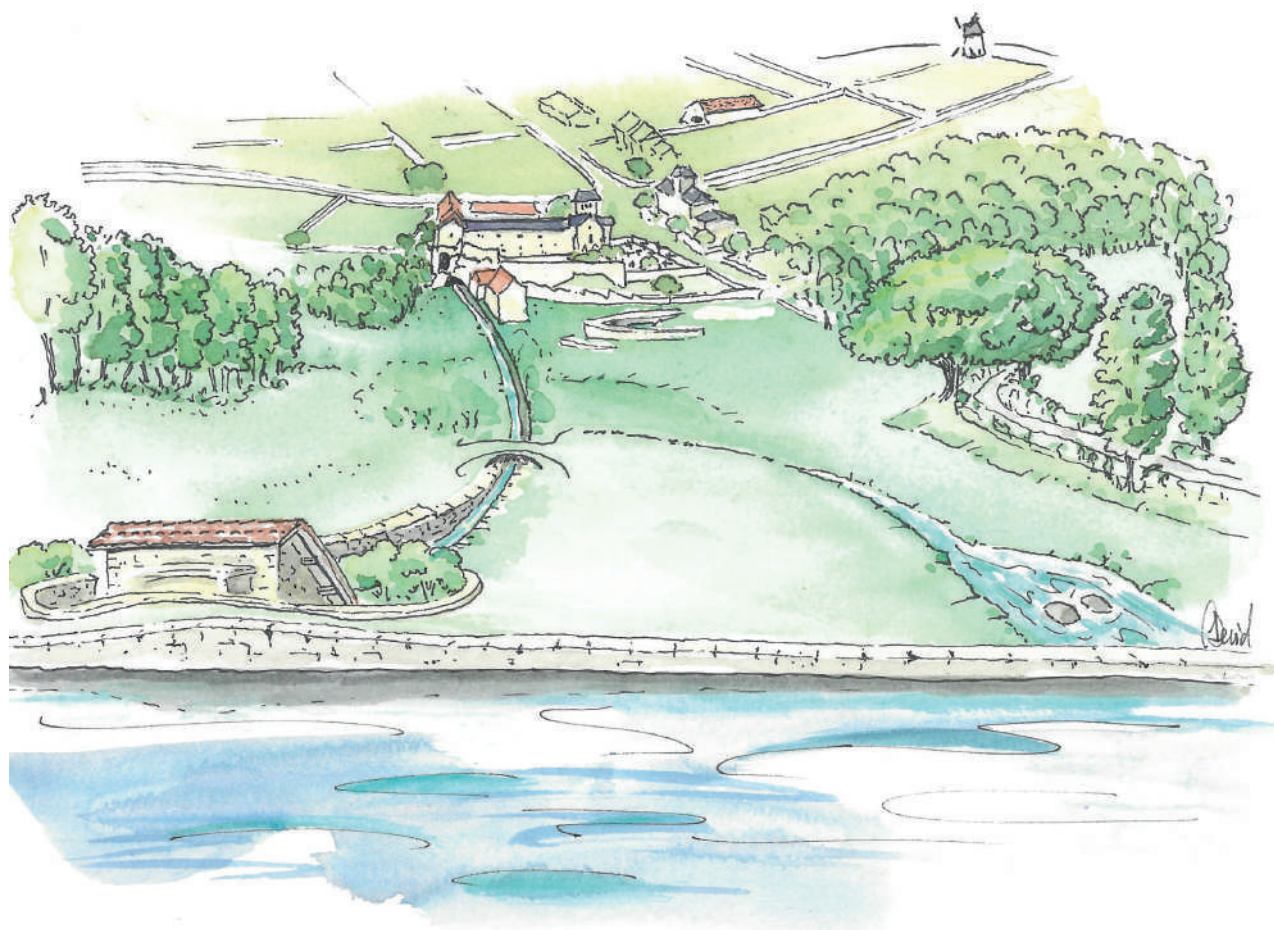




Les deux paysages du prieuré du temps de l'économie paysanne, avec ses cours d'eau rectifiés récemment.

DÉCRYPTAGE

Epouser la roche

La perte du Prieuré de Laramière

Textes et Photos Catherine David (sauf mention)

Cet article vient illustrer plus en détail le dernier thème abordé dans notre série de reportages réalisés dans DireLOT en 2023 intitulés « Épouser la roche » : celui du jeu avec les fantaisies de la géographie, qui a généré des aménagements originaux durant un millénaire et qui est, en partie, à l'origine du charme des paysages quercinois. En l'occurrence il s'agit du site du prieuré de Laramière, bâti sur l'une des pertes qui jalonnent la limite entre causse et terrefort, là où les ruisseaux disparaissent dans les cavités du karst et qui ont connu aussi des occupations féodales comme à Thémines ou Assier. Ou bien de ces sites de gouffres restés naturels et habités de légendes, tel celui du Saut de la Pucelle à Rocamadour.

Épouser la roche, dans le cas de ce prieuré, ressemble à une mésalliance doublée d'une opération profitable. Profitable parce que l'édifice est situé sur une marge, riche des ressources de deux terroirs complémentaires et bien alimentée en eau. Mésalliance car le céleste monde chrétien, contrairement au monde des grottes ornées, s'est brouillé avec le monde souterrain et y a logé le diable. Et cette méfiance se lit dans le paysage.

L'histoire du site fait successivement état de probables rites païens, d'une voie romaine, puis d'une étape le long des chemins de Saint Jacques de Compostelle avec successivement une hôtellerie, un oratoire et enfin des bâtiments conventuels, manière de maîtriser un flot de pèlerins attirés par cette étape près d'un trou encombrant.

Cet embarras se lit à travers les précautions de langage utilisées par l'abbé Trenty en 1856 (voir en encadré), pour arracher à son évêque l'autorisation de laisser se poursuivre le culte de Saint Georges, héros de la lutte avec le dragon, et cela malgré l'interdiction de ce type de culte. Elles montrent les tensions entre la dévotion têtue rendue par les habitants à St Georges et le désir de l'église de faire taire le gouffre et son dragon.

Les aménagements confirment l'intention de tourner ostensiblement le dos à la perte. Au sud, le prieuré présente au village et au GR36 la mise en scène solaire de sa haute façade monumentale avec un premier plan de jardins et de champs enclos de murettes. Un paysage impeccable. A l'ouest on est accueilli sur une jolie placette en herbe encadrée par la clôture du prieuré, l'église et la maison de l'ancien régisseur des Jésuites. En face, de l'autre côté de la route : le causse, ses murettes, ses dolines plus ou moins effacées et surtout les vestiges notoires du domaine monacal : le moulin à vent et le vieux chai qui évoquent des paysages de vigne et de froment. Mais c'est au revers du prieuré et de l'église que se trouve l'actrice principale : la perte.



Lac et mouline du prieuré

Commence ici l'autre paysage, frais, immuable du bocage, avec le doux vallonnement des prairies et leurs grands rideaux d'arbres qui tamisent les lumières. Si on prend virtuellement un peu de hauteur, on apprécie la cohérence des ouvrages pour exploiter les eaux en provenance des deux vallons et générer un paysage exactement inverse de celui du moulin caussenard sur sa butte.

“...c'est au revers du prieuré et de l'église que se trouve l'actrice principale : la perte. Commence ici l'autre paysage, frais, immuable du bocage, avec le doux vallonnement des prairies et leurs grands rideaux d'arbres qui tamisent les lumières.”

Un vaste entonnoir naturel dirige les eaux de deux vallons vers le gouffre situé dans l'angle d'une petite corniche calcaire à la quelle fait face la longue digue de 180 mètres de long, érigée par les moines, et qui retient, six mois par an, les eaux du vallon du Rauzel, nourrissant le biotope des prairies humides. Dans cette dépression travaillait autrefois une mouline calée contre la digue. Comme une poupée gigogne, un second petit bassin bâti en forme de proue de bateau accueillait autrefois les eaux de la mouline et celles du petit vallon affluent pour alimenter le dernier moulin et son extension, dont la particularité est de plonger ses pales à plus de 20 mètres de profondeur. Le tracé des cours d'eau a été récemment rectifié.

Les dos du prieuré et de l'église sont juchés sur la petite corniche dont le socle est habillé par un étage de ruines et de terrasses portant des jardins, le cimetière et le chemin d'accès au bassin, au moulin et à la perte. Tout au fond, à l'angle sud-est, la haute voûte d'une tour décapitée enjambe le rocher percé au sol d'une discrète fente naturelle dans laquelle se glisse le ruisseau.

Il est tentant d'aller voir où ressurgit le flot. Et contrairement à la légende, nous ne verrons pas remonter les canards jetés dans le gouffre du Rausel à la fontaine



L'église du prieuré de Laramière - Crédit Lot Tourisme - C. Novello

des Chartreux à Cahors, mais à Lantouy, près de Cajarc, dans la très belle pièce d'eau turquoise située au pied d'un monastère préroman, ruiné à cause des pratiques de religieuses diaboliques... L'église tenait donc, en réalité, les deux bouts du fil d'eau.



Vue sur le prieuré et ses grands chênes depuis le lac

Le prieuré de Laramière appartient à cette collection de microsites bâtis sur des motifs karstiques de pertes ou de résurgences, auxquels les aléas du relief imposent une singularité architecturale. Il concentrait dans un unique domaine deux paysages bien distincts et leurs aménagements typiques qui en font à la fois un site agricole témoin et un biotope de prairies humides remarquable.

La perte s'insère désormais dans le nouvel imaginaire déployé par la spéléologie, débarrassé du malin mais non d'un certain frisson face à ce monde ténébreux. Bien que discrète elle est auréolée de son appartenance à cet univers fascinant et reste le mobile historique de cet établissement religieux. ■

Extrait de la lettre de l'Abbé Trenty à son évêque

« Ma paroisse, depuis un temps immémorial se voit en possession de quelques reliques de saint Georges et célèbre l'office de ce saint le dimanche qui suit le 23 avril, sans le regarder pourtant comme son patron principal, puisque c'est Notre Dame d'Août qui est regardée comme telle... mais comme d'après les nouveaux statuts toute procession particulière à une église est interdite, je viens, Monseigneur, solliciter de votre Grandeur la permission de continuer, à l'avenir » Quatre jours après, la permission sollicitée était accordée, raconte l'abbé Gironde dans ses « notes littéraires et historiques »